

Lawrence Wilkerson : L'Amérique hors de contrôle – Le déclin d'une superpuissance

Le colonel Lawrence Wilkerson évoque l'effondrement moral des États-Unis à mesure que leur position hégémonique vacillait. Wilkerson est un colonel à la retraite de l'armée américaine et l'ancien chef de cabinet du secrétaire d'État des États-Unis. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> YouTube : <https://www.youtube.com/@GDiesen1> Soutenez la recherche : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : <https://www.buymeacoffee.com/gdiesen> Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons le colonel Lawrence Wilkerson, qui a été chef de cabinet du secrétaire d'État américain. Merci, comme toujours, d'être revenu dans l'émission.

#Lawrence Wilkerson

Merci de m'avoir invité, et merci pour cette présentation. Elle montre qu'autrefois, nous avions bel et bien de la diplomatie.

#Glenn

Oui, la diplomatie me manque aussi. Encore une fois, avec l'Iran, tout semble avoir été frauduleux dès le premier jour. Avec la Russie, c'est soit inexistant, soit tout aussi frauduleux. Mais oui, globalement, je regrette l'époque où la diplomatie faisait vraiment partie du métier des diplomates. Je voulais commencer par ce qui se passe en ce moment avec l'Iran, parce que j'ai vu que Donald Trump avait mis son « Projet Liberté » en pause. En gros, il devait rouvrir le détroit d'Ormuz par la force. Ça ne s'est pas passé comme prévu, donc c'est de nouveau suspendu. Pendant ce temps, Marco Rubio a déclaré que l'« Opération Fureur Épique », comme on appelle cette guerre, avait déjà atteint tous ses objectifs et qu'elle était donc terminée. Je me demandais ce que vous pensez de ces déclarations. Est-ce qu'ils essaient de revenir en arrière, de corriger ce désastre pour éviter un retour à la guerre? Ou bien, selon vous, est-ce juste une manœuvre, une sorte de repli temporaire avant de relancer les hostilités?

#Lawrence Wilkerson

Eh bien, la seconde option me vient à l'esprit, parce que c'est typiquement le genre de pratique qu'on a vue sous l'administration Trump, y compris de la part du secrétaire d'État, ou plutôt du conseiller à la sécurité nationale, Marco Rubio. Les déclarations qu'il a faites hier étaient tout simplement scandaleusement fausses. Le secrétaire d'État des États-Unis affirme catégoriquement qu'un blocus n'est pas un acte de guerre. Mais enfin, dans quel manuel a-t-il lu ça ? Un blocus est considéré comme un acte de guerre depuis environ mille ans, et c'est même codifié comme tel dans le droit international après la Seconde Guerre mondiale. C'est d'ailleurs pour cette raison que John Kennedy, en mille neuf cent soixante-deux, avait expliqué au comité EXCOMM — le groupe qui l'a aidé à gérer la crise des missiles de Cuba, notamment Bobby —, que, si je me souviens bien, McNamara lui avait proposé cette option. Kennedy a écarté l'idée d'un blocus de Cuba et cherchait un autre moyen d'agir, si l'on peut dire.

Je crois que c'était McNamara. Peut-être Bobby, ou peut-être les deux. Mais si ma mémoire est bonne, c'est McNamara qui a dit : « Et si on appelait ça une quarantaine ? » Un bon terme médical. Et Kennedy a aimé l'idée. Donc, ce fut une quarantaine. Ce n'était pas un blocus, parce qu'un blocus, encore une fois, c'est un acte de guerre, Monsieur le Secrétaire d'État. Et ensuite, on a Kain et Hegseth qui parlent de dauphins kamikazes. À quel point peut-on être absurde ? Je ne comprends vraiment pas cette direction. Je ne peux pas me glisser dans leur tête, parce que leur façon de penser n'a rien à voir avec la mienne. Ni avec la vôtre d'ailleurs. Ce n'est comme rien de ce que j'ai jamais rencontré. Mais pour répondre à votre question : c'est un échec, objectivement. Et ce que Rubio a suggéré, et ce que, je crois, Trump laisse entendre de plus en plus — même si c'est maladroit et souvent confus — c'est : « Je veux en sortir. J'ai besoin d'une porte de sortie. »

Je dois trouver une issue. Et si vous ne m'en donnez pas une, je m'en taillerai une moi-même. Et je ferai en sorte que ça ait l'air d'une issue réussie, au regard de ce que j'ai fait avec l'Iran. C'est le seul critère sur lequel je peux juger, parce qu'en surface, à la surface de la mer, ce n'est pas un succès. La seule façon pour que le détroit soit un succès, s'il y a la moindre chance que ce soit possible, c'est que le consortium omano-iranien — appelons-le comme ça — soit autorisé à contrôler le détroit et à faire ce qu'il veut faire, c'est-à-dire prélever, sur le commerce, un modeste droit de passage. C'est la seule manière d'ouvrir le détroit, la seule. J'étais frappé d'entendre qu'on parlait du détroit comme s'il était ouvert, que les gens pouvaient circuler librement. Alors qu'il y a deux mille navires dans la mer d'Arabie du Nord.

Qu'est-ce que vous comptez faire ? Les retirer un par un avec une escorte ? Ah, vous n'avez pas autant de navires, n'est-ce pas ? Non, clairement pas. Donc tout ce plan, Glenn, a été bricolé quelque part où on ne réfléchit pas beaucoup. Et j'en viens à penser que ça s'est passé au Pentagone, sous la supervision de Pete Hegseth. On a maintenant la preuve flagrante que ni le général Kain — et je suis de plus en plus convaincu de ça — ni Hegseth, comme on l'a tous soupçonné depuis le début, ne savent vraiment ce qu'ils font.

#Glenn

Non, je pense que, oui, le contrôle iranien du détroit d'Ormuz sera probablement le seul résultat possible. C'est dommage, parce que ça n'avait pas besoin de se passer comme ça. Le but ultime du détroit d'Ormuz, enfin, pour les Iraniens, je pense que c'est un moyen d'arriver à une fin. Ils réclament depuis longtemps une véritable architecture de sécurité dans la région, qui leur garantisse aussi leur propre sécurité. Parce qu'ils ne peuvent pas vivre encore quarante-sept ans sous ces sanctions étouffantes et sous la menace constante des bases qui les entourent. Je pense que le détroit d'Ormuz, vu qu'il n'y a pas de voie diplomatique vers une paix durable avec les États-Unis et Israël, n'est finalement qu'un moyen d'y parvenir.

C'est une façon, en gros, d'imposer des coûts plus élevés aux pays qui le sanctionnent, qui le menacent, ou qui accueillent des bases, voire qui l'attaquent directement. Donc, je pense que ce sera une manière pour l'Iran de réaffirmer sa sécurité dans la région, et il y a de fortes chances que ce soit efficace. Mais encore une fois, c'est un peu comme la guerre en Ukraine. Les Russes n'étaient pas obligés de prendre des territoires. S'il y avait eu une architecture de sécurité permettant de rétablir la neutralité de l'Ukraine et de prendre en compte les préoccupations de sécurité de la Russie, tout cela aurait pu se régler par la diplomatie, pas par la conquête de territoires. Mais comme vous l'avez dit au début, la diplomatie, aujourd'hui, on ne l'a plus.

Donc, c'est très difficile d'obtenir quoi que ce soit par le dialogue, et du coup, tout doit prendre cette forme très dure. Mais en même temps, alors que les États-Unis laissent entendre qu'ils veulent revenir en arrière — si c'est vraiment le cas — on voit aussi que les Français envoient le groupe aéronaval du Charles-de-Gaulle. Je crois qu'il est actuellement en mer Rouge, mais je peux me tromper. Comment vous évaluez ça ? Est-ce qu'ils préparent une opération ? Je ne suis pas sûr de ce que les Européens peuvent faire, si les Américains eux-mêmes n'ont pas réussi. Ou bien est-ce simplement pour montrer un peu de force, vous savez, une sorte de dernier geste pour prouver à Trump que les Européens sont un multiplicateur de puissance, et pas un poids mort ?

#Lawrence Wilkerson

Une démonstration courageuse, mais totalement vide de sens, de ferveur gauloise. Ça n'ajoutera rien à la puissance de combat. En fait, ça pourrait même la réduire, dans une certaine mesure. Parce que, soyons honnêtes — et laissez-moi revenir un peu en arrière pour vous donner quelques faits, si je m'en souviens bien — on a actuellement deux porte-avions en construction, pour ainsi dire. L'un est presque terminé, il se prépare aux essais, et l'autre est sur le point de démarrer. Je pense que le premier va coûter quelque part entre vingt et vingt et un milliards de dollars, une fois tous les dépassements de budget pris en compte. Et il sera probablement retardé d'au moins un an, peut-être deux, si l'histoire nous apprend quelque chose, par rapport à sa date de livraison prévue. Quant au second, le Kennedy, je crois qu'il sortira à un coût d'environ vingt-deux ou vingt-trois milliards, et lui aussi connaîtra un retard comparable.

Les deux sont dépassés, dans l'état actuel des choses. Tous les porte-avions sur les mers le sont, quand on parle de guerre de tout premier niveau. L'Iran ne l'a pas encore démontré, mais il pourrait le faire. Je pense qu'ils en sont capables, mais qu'ils ne le veulent pas. Parce qu'ils savent très bien — et ils réfléchissent mieux que nous, il faut le dire — que s'ils le faisaient, s'ils envoyaient cinq mille Américains par le fond avec un porte-avions à seize milliards de dollars, eh bien, ça ferait sans doute réfléchir les Américains autrement sur la guerre contre l'Iran. Pour l'instant, ils sont très à l'aise avec le fait que les Américains détestent cette guerre. Donc oui, ces porte-avions sont obsolètes.

Le porte-avions français est obsolète, complètement obsolète. Donc, franchement, ça n'apporte rien au combat. C'est, comme je l'ai dit, une démonstration gauloise de puissance française. Mais ça n'ajoute rien, absolument rien, au matériel en mer, à part quelque chose qui pourrait couler. Maintenant, regardons autre chose qui se passe en ce moment, et qui contraste fortement avec tout ça — l'effort français, l'Ukraine, tout ce que vous voulez. Je veux être précis, alors je vais consulter mes notes. Le dix-huitième sommet des BRICS aura lieu en septembre, à Delhi. Modi en sera le président, c'est lui qui dirige le groupe pour l'instant. Écoutez bien le thème qu'ils ont choisi : je cite, « Construire pour la résilience, l'innovation, la coopération et la durabilité », fin de citation.

C'est leur objectif. C'est l'objectif qu'ils ont clairement annoncé. Et c'est exactement le genre d'objectif que j'aurais moi-même décrit, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, quatre-vingt-douze, quand George H. Bush, Brent Scowcroft et Colin Powell parlaient non pas de primauté, non pas d'être la puissance numéro un au monde, au-dessus de tout, en disant "sinon on vous sanctionne ou on vous bombarde", mais de coopération, de bonne entente. C'est ce qu'ils font aujourd'hui. Alors, comparez ça. Ah, et soit dit en passant, ça inclut la première puissance économique mondiale, la Chine, qui est en passe de devenir la première puissance financière mondiale si elle met en œuvre ce que Xi Jinping vient d'ordonner. Ce sont eux qui le font, pas nous. C'est nous qui nous y opposons. C'est nous, les récalcitrants du monde. Et tant qu'on y est, définissons bien qui est ce "nous".

Si vous voulez définir correctement ce qu'est l'empire aujourd'hui, il faut revenir à certains exemples d'organisations du passé. Prenez le Troisième Reich d'Hitler, par exemple. Prenez le Japon de Tojo. Prenez le massacre de Nankin et l'invasion de la Chine par le Japon. Mettez tout ça ensemble, et vous avez un exemple historique de ce que représente aujourd'hui cet empire. Où ailleurs pourriez-vous entendre un secrétaire à la guerre se lever devant un pupitre et prononcer des crimes de guerre ? Dire des crimes de guerre. Dire que c'est sa politique. Dire que c'est ainsi qu'il va affronter le monde. Qu'il va renvoyer l'Iran à l'âge des ténèbres. Qu'il va détruire tout le pays. Qu'il ne fera aucun quartier. Tout cela, ce sont des crimes de guerre. Dwight Eisenhower ne se retourne pas dans sa tombe, il y tourne sur lui-même. Et je ne parle même pas de nos pères fondateurs... Ce sont des crimes de guerre.

Tout ce qui sort de la bouche de Hegseth, ou presque, et une grande partie de ce qui sort de la bouche tordue de Trump, relève du crime de guerre. Regardez bien le contraste. Nous sommes en

train de nous préparer à devenir la prochaine victime du futur tribunal de Nuremberg que ces pays voudront peut-être organiser un jour. Et eux, de leur côté, se positionnent comme notre équivalent, en référence à ce que nous avons fait après la Seconde Guerre mondiale pour le droit international, les droits humains, la dignité humaine, tout ça. Aussi imparfait que ce soit, nous l'avons fait. L'un des principaux artisans de cette démarche était aussi l'un des principaux acteurs de la guerre : Dwight Eisenhower. Et il a expliqué que l'une des raisons pour lesquelles il avait agi comme il l'a fait, en soutenant fortement les Nations unies et en jouant un rôle clé dans leur création, c'est qu'il avait vu la guerre telle qu'elle est vraiment : cent millions de victimes.

On est de l'autre côté de la médaille maintenant, Glenn. Les Américains doivent se réveiller et affronter cette réalité. C'est nous, les méchants, dans le monde. L'autre camp, ce sont les gentils. Si on ne comprend pas ça, et si on ne change pas, d'une manière ou d'une autre, ce qu'on fait, on va droit dans le mur. J'en ai aucun doute, parce qu'eux, ils sont vraiment engagés dans ce qu'ils disent. Ils croient à la coopération, à l'innovation, à la résilience. Et bon sang, ils sont bons dans ce qu'ils font. Tous. Alors ma question, ce matin, à Donald Trump, c'est : qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait, Donald ? Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que ton gouvernement fait ? Qu'est-ce que le Congrès fait ? Qu'est-ce que la Cour suprême fait ? Qu'est-ce que tous les rouages du pouvoir de l'empire sont en train de faire ? Parce que là, vous êtes en train de nous foncer droit dans le mur, tout droit vers le précipice.

#Glenn

Eh bien, la grande ironie, comme on en parlait un peu avant d'enregistrer, c'est que Trump semblait au départ être le candidat qui, sans le dire clairement, défendait l'idée que les États-Unis devaient réduire leur empire pour consolider et sauver la république. Et au lieu de ça, on a l'impression que c'est l'inverse qui se produit — qu'on met en jeu la république pour... Enfin bref. Mais je me demandais justement : que va-t-il se passer maintenant si — enfin, pas si, mais quand — les États-Unis devront faire un pas en arrière ? Qu'est-ce que ça impliquerait pour la région au sens large, et pour l'avenir d'Israël et de l'Iran ?

Parce que, quand je lis la presse israélienne, que ce soit le **Jerusalem Post** ou **Haaretz**, on voit bien qu'ils sont eux-mêmes assez pessimistes. Et à plusieurs niveaux : la guerre avec l'Iran, bien sûr, mais aussi la stabilité de la position politique de Netanyahou. Les médias montrent beaucoup de luttes internes, au point de laisser entendre que Netanyahou met en danger la survie même de l'État. Donc je pense que tout le monde comprend ce qui se joue ici. Mais selon vous, puisque les États-Unis semblent devoir faire marche arrière à un moment donné, comme vous l'avez dit, comment peuvent-ils s'en sortir ? Qu'est-ce que cela signifie pour la région, pour l'Iran, pour Israël ?

#Lawrence Wilkerson

L'un des aspects particuliers de la description que je viens de donner, même brièvement, sur la façon dont nous ressemblons aux puissances que nous avons combattues pendant la Seconde

Guerre mondiale, c'est le fait que nous avons Israël — le fait qu'Israël joue en quelque sorte le rôle de Reinhard Heydrich face au Hitler de Trump. Et ça, comme vous l'avez laissé entendre dans votre question, c'est un vrai problème, un vrai défi. Ce matin, en ouvrant Haaretz en ligne et en parcourant simplement les titres, c'était comme lire un acte d'accusation contre Israël, rédigé par certains de ses éditorialistes et journalistes les plus lucides, ceux qui ont encore un peu de liberté d'esprit. Mais en même temps, quand on entre dans les articles, on se rend compte qu'il n'y a pratiquement pas la moindre divergence dans le soutien du peuple israélien à ce que Bibi Netanyahou a fait, à ce que Reinhard Heydrich a fait, et à ce qu'il pourrait encore faire.

Et au lieu d'être rappelés à l'ordre parce que vous détruisez l'État d'Israël, on vous dit : « Faites-en plus. » Parce que si vous n'en faites pas plus, vous allez détruire l'État d'Israël tel que nous le concevons. Et c'est ça, le vrai secret ici — tel que nous, les Juifs en Israël, le concevons. Parce que les autres citoyens, presque la moitié de la population israélienne, ne ressentent pas les choses de cette façon. Ou alors, s'ils le ressentent, ils ont trop peur de le dire. Ils seraient, vous savez, écartés du cadre. Donc on a cet ingrédient unique dans cette réalité — une sorte de reprise, si on veut, d'un Hitler ou d'un Tojo dans le monde, dans le rôle qu'Israël est en train de jouer. Et en ce moment, ils le jouent de manière vraiment violente et flagrante au Liban — à tel point que le président libanais a déclaré qu'il n'était pas sûr de vouloir rencontrer Netanyahou tant que celui-ci continue à faire ce qu'il fait dans son pays.

Je ne lui en veux pas. Je pense qu'il le fera sans doute, parce qu'on va lui tordre le bras pour qu'il le fasse. Mais je ne lui reproche pas de ne pas vouloir rencontrer l'homme qui viole son pays, et qui ne s'en prend pas tant au Hezbollah qu'à tout ce qu'il peut trouver au Liban pour violer, piller et saccager. C'est un élément de plus dans cette ignominie, dans cette situation terrible dans laquelle l'empire s'est lui-même enfermé, et dont il semble incapable, ou trop lâche, pour se sortir. Et c'est pour ça que je suis si pessimiste. Je ne pense pas qu'on s'en sortira. Je ne pense pas que Trump s'en sortira. Je ne pense pas qu'Israël s'en sortira.

Je l'ai dit bien des fois, je vais le redire, je vais même le souligner ici : Israël ne restera pas un État au Levant dans sa configuration actuelle. Ce ne sera pas un État d'apartheid comme il l'est aujourd'hui. Ce n'est pas une démocratie. S'il redevenait une démocratie, une vraie démocratie, avec toutes les imperfections que les démocraties comportent malgré tout, il pourrait exister, persister, peut-être même survivre. Je n'en sais rien. Il s'est fait beaucoup d'ennemis, et ces ennemis-là n'oublieront pas de sitôt. Mais il pourrait trouver sa voie vers l'avenir, s'il devenait réellement démocratique et acceptait tout le monde — chrétiens, Arabes, juifs, et les autres. C'est un élément particulier, qu'on ne retrouve pas dans la période dont je parlais, celle à laquelle nous sommes revenus. Nous sommes maintenant de l'autre côté du Tribunal de Nuremberg. C'est nous qui sommes sur le banc des accusés. Oui, sur le banc des accusés. On nous accuse, et on nous accusera encore à l'avenir.

Je ne sais pas qui va le faire. Je ne sais pas comment ils vont le faire. Mais d'une façon ou d'une autre, il y aura une forme de rétribution. C'est comme quand Loth s'est retourné pour regarder Sodome et Gomorrhe, et qu'il s'est transformé en statue de sel. C'est aussi certain que ça. Mais je ne

vois pas comment on va pouvoir se sortir de la situation actuelle, d'une manière qui nous donnerait une base pour commencer à changer les choses. On ne lui donne même pas, à ce nouveau commandant en chef, à ce nouveau président, si on en a un, une plateforme sur laquelle s'appuyer pour agir. On lui laisse une dette monstrueuse, des situations catastrophiques dans le monde avec nos alliés — qui doivent tous se dire qu'on a perdu la tête — et une situation tout aussi terrible avec ceux qui, à cause de notre propre perfidie, se retrouvent maintenant à nous opposer et à tenir des sommets en Inde.

#Glenn

Vous avez dit que les alliés étaient horrifiés, mais dans une certaine mesure, ils rentrent quand même dans le rang. Vous avez parlé, par exemple, de ce qui se passe au Liban. Mais j'ai vu aujourd'hui même que la ministre allemande des Affaires étrangères a déclaré qu'Israël avait tout à fait le droit d'être dans le sud du Liban. Et bien sûr, c'est cette même Allemagne qui a soutenu les atrocités commises à Gaza. C'est le même pays — l'Allemagne — qui a dit qu'Israël faisait le sale boulot à notre place en Iran. Alors, ils peuvent bien se plaindre de Trump, mais on dirait qu'ils adhèrent à beaucoup de ses pires penchants. Je me demande si tout ça ne fait pas partie de l'héritage de l'ère hégémonique qui a suivi la guerre froide. Parce que certains problèmes clés, quand on a un hégémon, c'est que, non seulement il y a de l'arrogance, mais aussi que, quand on peut absorber le coût de beaucoup d'erreurs, on finit par en faire beaucoup. Et puis, il y a aussi la mort de la diplomatie.

Pourquoi parler à son adversaire quand on peut dicter les conditions ? Cette tendance à vouloir tout contrôler, cette arrogance... Je veux dire, c'est facile de pointer du doigt les États-Unis, mais si on regarde les Européens, la façon dont ils ont ignoré, par exemple, la sécurité du plus grand pays d'Europe, la Russie, pendant plus de trente ans, ça n'a aucun sens, sauf si on admet une forme d'hubris hégémonique. Et je me demande si ce n'est pas la même chose avec Israël. Parce que depuis plus de trente ans, ils ont suivi, je dirais, cette doctrine de la « rupture nette » : en gros, arrêtons la diplomatie, arrêtons les compromis, imposons simplement notre volonté par la force. On a l'hégémon mondial derrière nous, qui veille à ce que personne ne s'oppose à nous. Peut-être que ce n'est pas non plus une bonne chose pour les alliés de l'Amérique d'avoir ce grand protecteur derrière eux, parce que du coup, on n'a plus besoin de faire de compromis. Et cette arrogance, franchement, a atteint des niveaux absurdes.

#Lawrence Wilkerson

J'ai déjà donné mon avis là-dessus, mais je vais le redire. D'abord, je ne pense pas qu'un seul des dirigeants européens actuellement au pouvoir, même ceux qui viennent tout juste d'être élus, restera en place très longtemps. Certainement pas Meloni, certainement pas Macron, et certainement pas Starmer, ni les autres qu'on écarte presque chaque jour. Et je pense que beaucoup d'autres dirigeants vont aussi disparaître de la scène. Ce qui m'inquiète, c'est pourquoi ils vont partir. Est-ce qu'ils vont partir à cause d'un mouvement populaire légitime, de citoyens qui disent : attendez

une minute, tout ça a vraiment été mauvais pour nous, et vous étiez aux commandes pendant cette période difficile ? Donc, on vous écarte, et on va essayer de trouver quelqu'un d'autre.

Qu'ils trouvent quelqu'un de plus enclin à la coopération et à un certain esprit de camaraderie entre les pays européens, y compris la Russie, ou bien quelqu'un qui veut bâtir une Europe isolée, très, très semblable à celle des années trente, incapable de s'entendre et constamment en proie à des crises, économiques ou autres... ça, c'est l'histoire qui le dira. Je ne peux pas le prédire. Je ne suis pas assez ancré en Europe pour le faire, et je ne suis même pas sûr que je le pourrais, même si c'était le cas, parce que je ne suis pas Européen. Je crois que c'était Maggie Thatcher qui disait : le problème avec les Européens, c'est que nous, on leur rend visite, mais eux, ils y vivent. C'est une très bonne façon de résumer la situation. Alors, je ne sais pas comment l'Europe va s'en sortir, mais je sais une chose : elle n'y arrivera pas si elle continue à s'accrocher à la chemise des États-Unis.

Pas question. D'abord, on va retirer cette queue. Et ensuite, elle n'est plus vraiment redoutable, à part pour son arsenal nucléaire. Et ça m'amène à mon sujet préféré. La seule chose qui rend cette situation vraiment différente — fondamentalement différente — de la période dont je parlais, celle des années trente, et de toutes les autres périodes des cinq derniers millénaires de l'histoire humaine, ce sont les armes nucléaires. Et c'est effrayant quand on y pense, parce que cet empire ne va pas disparaître sans utiliser tout ce qu'il a sous la main pour l'empêcher. Alors, quand on regarde ce sommet qui se tient en Inde, et qu'on réfléchit à la nature réelle des sujets abordés, à ce dont le monde a besoin, on se demande s'ils vont vraiment suivre cette voie ou non. En tout cas, au moins, ils ont dit que c'était leur intention.

Et quand on dit quelque chose comme ça, et qu'on a derrière soi des puissances comme la Chine, et de plus en plus comme l'Inde, alors là, on pèse. On a une certaine gravité, une vraie crédibilité. Et d'une certaine manière, je dirais — et je reviens à cette analogie, que je trouve plutôt juste — qu'en mille neuf cent quarante-cinq, quarante-six, quarante-sept, et les années qui ont suivi, nous avons cette gravité-là. Pas seulement parce que nous avons l'arme nucléaire et que personne d'autre ne l'avait avant que les Soviétiques ne fassent exploser leur bombe, mais parce que nous agissions vraiment comme si nous nous soucions de ce qui était arrivé à ces cent millions de personnes mortes. Et nous nous soucions aussi de toutes les autres choses que nous prétendions défendre avec tant d'énergie. Nous nous en soucions assez pour aller aux tribunaux, assez pour participer aux conventions, aux affaires de Genève, à tout ce que nous avons fait sur le plan diplomatique, et qui, comme Eisenhower l'a répété plusieurs fois, devait empêcher que cela ne se reproduise.

Il regrettait l'échec de la Société des Nations et le peu de succès qu'elle avait eu. Et l'une des raisons pour lesquelles il a eu autant d'influence, en coulisses si on peut dire, dans la création de l'ONU, c'est qu'il savait à quel point la Société des Nations avait échoué. C'est en partie pour ça qu'on s'est retrouvés dans une deuxième version de la guerre mondiale. Je crois qu'il voyait ça comme le chapitre un, puis le chapitre deux. Et il ne voulait surtout pas que ça se reproduise. Tous ces gens-là avaient disparu. Je me souviens de ce que Powell m'a dit en mille neuf cent quatre-vingt-neuf, quand je l'ai rejoint pour la première fois : « Larry, l'Europe ne va plus être la même très longtemps.

Ils sont partis. Mitterrand, Kohl, Thatcher, Major... ils sont tous partis. Il ne restera plus personne qui ait encore les pieds dans la tourmente, dans la boue, dans le sang de la Seconde Guerre mondiale, même à douze ou treize ans. Personne. Et quand ce moment viendra, Larry, l'Europe sera un endroit complètement différent. »

On ne peut qu'espérer que ce soit un endroit meilleur, différent. Mais ça pourrait aussi être un endroit bien pire, et différent. Je pense qu'on commence à le voir se réaliser. Mais pour le redire, je crois que les Européens sont assez intelligents pour écarter la plupart de ces gens-là. La vraie question, c'est de savoir comment leurs processus politiques, qui sont très différents des nôtres dans bien des cas — voire dans tous les cas — et souvent très différents les uns des autres, comment ces processus politiques, aussi démocratiques qu'ils prétendent l'être, tout comme les nôtres, comment ils peuvent produire le type de leadership dont Powell disait qu'il serait nécessaire pour que l'Europe traverse cette période d'après-guerre froide sans trop de dégâts. Et nous aussi, d'ailleurs. Je ne pense pas qu'il ait jamais envisagé que le lien transatlantique puisse être complètement rompu.

Et surtout parce que — et là, on revient encore à ces armes terribles — les armes nucléaires, et le besoin pour l'Europe d'avoir ce coussin de sécurité sur lequel s'appuyer au cas où quelque chose arriverait, ou pour disposer d'une force de dissuasion contre qui que ce soit. Parce qu'il y en a beaucoup dans le monde : la Chine et la Russie ensemble, l'Inde, le Pakistan. Nous, on est en train de reconstruire notre programme pour qu'il soit aussi solide et aussi dangereux que celui de n'importe qui. On revient vers ces trente mille ogives qu'on avait à la fin de la guerre — la guerre froide — avant de descendre à environ deux mille. Aujourd'hui, c'est un rêve irréaliste. On va fabriquer deux fois plus d'armes qu'on en a maintenant, avec trois ou quatre fois la puissance de destruction actuelle, pour avoir une capacité de première frappe, encaisser une riposte et en sortir vainqueurs. C'est ça, l'objectif. Le monde est vraiment dangereux. Et je suis content de voir ce qui se passe en Inde, et je leur souhaite plein de succès.

#Glenn

Avec tout ce discours sur la capacité de première frappe — pas seulement les moyens qu'on développe, mais aussi quand je vois ce qui a été fait vis-à-vis des Russes, leurs attaques contre les radars d'alerte précoce, leur triade nucléaire — on dirait qu'on oublie qu'une première frappe, même réussie, ne peut pas ignorer qu'on vit tous sur la même planète. C'est très difficile de bombarder encore et encore notre propre planète sans que ça nous touche tous.

#Lawrence Wilkerson

Pourquoi les Indiens construiraient-ils l'Agni-5 ? Moi, je le construis... enfin, il est déjà déployé maintenant. Un missile qui file à trente mille kilomètres à l'heure. Aucun dôme doré ne va arrêter ce truc-là. Et il transporte des ogives MIRV. Je viens juste de l'apprendre hier. Il transporte des ogives MIRV, donc il peut emporter plusieurs têtes nucléaires dans son cône avant et les déployer, je suppose, de la même manière que nous déployons les nôtres, avec une précision chirurgicale, sur un

silo de missiles balistiques ou autre. Pourquoi les Indiens voudraient-ils un ICBM routier, mobile, en conteneur, d'une portée de sept mille kilomètres ? Est-ce qu'ils sentent quelque chose venir ? Je n'en sais rien. On continue simplement à faire ça, et on revient exactement au point de danger où on était... et dont on avait poussé un grand soupir de soulagement en pensant être sortis, à la fin de la guerre froide. Mais tout ça, c'est fini. On n'a même pas tenu quatre ans.

#Glenn

Est-ce que vous pensez que, depuis la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis sont devenus dépendants de la menace et du conflit pour maintenir leur position actuelle ? Parce que, eh bien, George Kennan l'avait déjà souligné en mille neuf cent quatre-vingt-sept : il disait que si l'Union soviétique disparaissait du jour au lendemain, le complexe militaro-industriel devrait inventer un nouvel ennemi, tout simplement parce qu'il représentait une part trop importante de l'économie. Trop d'emplois, trop d'intérêts économiques étaient liés à ce complexe militaro-industriel.

Mais on peut aussi élargir le raisonnement en disant que toute la structure du système international est devenue trop dépendante de l'existence d'ennemis. Parce que, si on a un système d'alliances comme pendant la guerre froide, ou un système hégémonique après la guerre froide, ces systèmes n'existent que s'il y a une menace commune. Donc, dès que la paix commence à s'installer, les alliances se fragmentent. Et, au fond, si une puissance maintient son influence dans le monde grâce à des alliances, elle doit, d'une certaine manière, entretenir les conflits. Parce que, comme on l'a vu quand les Chinois ont poussé à la réconciliation entre les Saoudiens et les Iraniens, ça a provoqué un certain choc à Washington. Parce que, si les Arabes font la paix avec les Iraniens, pourquoi resteraient-ils obéissants envers Washington ? Et puis, qui les aiderait à affaiblir les Iraniens ? Donc, en quelque sorte, la paix n'est pas toujours l'amie de l'empire, si on peut dire.

#Lawrence Wilkerson

Tu as tout à fait raison. Et Kennan avait tenu ces propos, même à son âge avancé. Il était presque au seuil de la mort quand il a rencontré Powell, tout comme Henry Kissinger, mais d'une manière un peu différente. Et une partie de la réaction de Powell — ce n'était pas vraiment une opposition — venait du fait qu'il avait trop de respect pour ces deux hommes pour les contredire franchement. Mais il y avait quand même, dans sa réponse, une forme de résistance, douce mais réelle : il disait en substance, « On est plus malins maintenant, on trouvera bien un moyen de gérer ce complexe militaro-industriel. » Je me souviens m'être dit, oui, bien sûr... probablement pas. Si tu connais le rapport d'Iron Mountain, ils en sont arrivés à une conclusion assez claire. Et il y a eu beaucoup de débats pour savoir si c'était une analyse officielle, commandée peut-être par le président des États-Unis, ou si c'était une réaction au discours de John F. Kennedy à l'université américaine, le dix juin mille neuf cent soixante-trois, juste avant son assassinat... ou si, au fond, tout ça n'était qu'une vaste plaisanterie.

Le New York Times en a parlé dans toutes sortes d'articles. Lewis Lapham et quelques autres ont été accusés. Mais c'était une étude très provocante. Et ce qu'elle disait, très clairement, c'est que ce que vous venez de dire était absolument vrai : nous ne pouvions pas vivre dans un empire. Nous ne pouvions pas vivre avec des empires coexistants, si vous voulez, sans qu'il y ait, pour chacun d'eux — et surtout pour nous — une menace comme celle que représentaient les Soviétiques. Alors, contre qui allions-nous nous construire ? Et l'essence de ce rapport, ce qui le rendait à la fois fascinant et troublant — et il s'est d'ailleurs très bien vendu pendant un temps —, c'est que leur conclusion était : on ne peut pas.

La société humaine — qu'elle soit indienne, chinoise, russe ou américaine — a toujours eu besoin, pour se structurer politiquement, d'une menace que ceux qui sont gouvernés perçoivent comme existentielle. Et le texte expliquait que la seule façon de remplacer ce fondement, c'était de trouver, non pas une menace, mais une force équivalente, tout aussi existentielle. Et bien sûr, il suggérait que, pendant environ trois millénaires, cette force avait été la religion. En d'autres termes, les gens croyaient que s'ils péchaient, ils iraient en enfer. D'une certaine manière, les nations partageaient cette croyance, sous différentes formes religieuses. C'était donc une façon de maintenir cet équilibre, mais le rapport concluait que cette approche était désormais largement moribonde.

On est dans les années soixante, soixante-dix. Donc, l'autre chose dont on a besoin, c'est d'une sorte de menace existentielle qu'on peut présenter au peuple, en disant : « Si vous ne restez pas unis, si vous ne construisez pas votre société, si vous n'avez pas de guerriers, cette menace vous détruira. » C'est ce que disait Pete Heggseth, vous voyez. Et moi, quand j'ai lu ça, je me suis dit : prenez le dernier rapport des Nations unies sur le climat, et vous avez là un exemple parfait d'une menace mortelle, existentielle même, mais qui n'est pas militaire. Ce n'est pas la menace traditionnelle. Alors pourquoi ne pas se rassembler autour de ça ? Qu'est-ce qu'ils disaient en Inde déjà ? Renforcer la résilience, l'innovation, la coopération et la durabilité, et lutter contre la crise climatique. Faire de ça l'élément de cohésion de la société mondiale, celui qui triomphe de la bestialité humaine, du désir de pouvoir, et ainsi de suite. Certains disent : « Oui, mais ce n'est pas une menace assez grande. »

Ce sera le cas, mesdames et messieurs. Oui, ce sera le cas. Regardez les températures en Europe l'année dernière. Regardez les journaux, et la façon dont ils en ont parlé, surtout dans les endroits où elles ont littéralement explosé les records... en Espagne, par exemple. Donnons-nous encore vingt ans, trente ans. Et si nous ne nous sommes pas déjà détruits avec l'autre menace, les armes nucléaires, le climat, lui, nous montrera qu'il est prêt à nous tuer — chaque homme, chaque femme, chaque enfant. Il faut qu'on se rassemble pour empêcher ça. Et, franchement, on pourrait vivre cent ans dans un esprit raisonnable et coopératif. Mais est-ce qu'on le fera ? Je ne sais pas. J'espère qu'un élément important de cette réunion des BRICS ira dans ce sens. Ce que je sais, c'est que l'École centrale du Parti en Chine est arrivée à cette conclusion, et qu'elle en informe le Politburo en conséquence.

#Glenn

Oui, ce serait bien de trouver, je sais pas, un but commun, comme, par exemple, sauver cette planète... ou en découvrir de nouvelles. Quelque chose d'autre que ce tribalisme et cette guerre permanente. J'avais juste une dernière question. Comment voyez-vous le rôle de la Chine et de la Russie dans ce qui se passe en ce moment ? Ce qui ressemble, enfin, à un échec en Iran. Parce qu'on parle souvent de ces conflits comme s'il s'agissait de trois choses séparées : la guerre économique avec la Chine, la guerre par procuration contre les Russes, et la guerre plus directe avec l'Iran. Mais comme on l'a vu, par exemple, les Chinois se considèrent eux-mêmes comme une cible majeure dans cette guerre en Iran. D'ailleurs, on entend à Washington les mêmes arguments que ceux utilisés pour justifier ce qu'ils ont fait au Venezuela.

Ils ont dit, vous savez, que la Chine ne devrait pas avoir accès à ce pétrole. Ils tiennent des propos similaires à propos de l'Iran. Et maintenant, les Chinois ont interdit à leurs propres entreprises de se conformer aux sanctions américaines. On voit aussi la Russie se renforcer, adopter une position plus ferme en soutien à l'Iran. À votre avis, quel impact cela aura-t-il sur l'issue de ces relations entre grandes puissances ? Est-ce que cela mènera à une victoire ou à un échec ? Est-ce qu'elles vont, en fin de compte, trouver un objectif commun contre les États-Unis ? Parce que, selon moi, ce serait une catastrophe. On ne voudrait pas d'un système multipolaire où les autres grandes puissances s'uniraient pour contrebalancer les États-Unis. Alors, comment voyez-vous le comportement de ce groupe de grandes puissances ?

#Lawrence Wilkerson

Si on ne sort pas de cette direction menée par Rubio, Hegseth et Trump, ce que tu viens de décrire, c'est exactement là où on va. Je pense que les conseils, en Chine comme en Russie, en Inde dans une certaine mesure, et même au Pakistan... eh bien, le Pakistan en prend plein la figure à cause de notre incapacité totale à faire de la diplomatie d'une manière, d'une forme ou d'un style qui ait le moindre sens. Beaucoup de pays se sont déjà mis, si on peut dire, sur le banc des décisions, pour savoir de quel côté aller face à cet empire. Et tout ce qu'on fait en ce moment, surtout en renforçant leur vision de nous avec cette guerre insensée contre l'Iran... Hegseth la rend encore plus folle chaque jour, tout comme le général Keane avec ses commentaires sur les dauphins et tout le reste.

Si on ne sort pas de cette situation... si on ne le fait pas... ce n'est pas seulement le détroit d'Ormuz, l'économie mondiale et tout le reste. C'est toute la position de l'empire dans le monde qui va être, comme vous venez de le suggérer, ce qu'elle pourrait devenir en réalité. Autrement dit, le monde entier va se retourner contre nous, et ce sera une catastrophe pour nous. Une véritable catastrophe. Et quand Xi Jinping tiendra sa promesse de détruire le système de Bretton Woods, de jeter SWIFT à la poubelle, de dire à l'OFAC, par exemple : « Vous avez deux milliards six cents millions de personnes sous sanctions ? Eh bien maintenant, vous n'en avez plus aucune, parce que nous venons de les lever », à ce moment-là, on est cuits. On est cuits. Ce ne sera plus qu'une question de temps avant que quelqu'un ne nous plante un pieu dans le cœur.

J'espère que ça n'arrivera pas. J'espère qu'on n'aura pas à en arriver là. Mais si on regarde l'histoire, et tous les empires qui se sont effondrés au fil du temps, c'est clairement une façon dont les choses peuvent tourner. Et je reviens toujours à ça. La seule différence, sur ces cinq mille ans d'histoire — dont environ trois mille qu'on connaît assez bien —, c'est qu'à aucune époque, ni Nabuchodonosor, ni Cyrus, ni, disons, Gengis Khan, n'avaient les moyens technologiques de détruire le monde. Aujourd'hui, oui. Et ça, ça m'inquiète terriblement. Ça devrait inquiéter profondément tout être humain conscient. Et quand je dis "être humain conscient", je sais que c'est une tautologie... mais il y a pas mal d'êtres humains qui, franchement, ne le sont pas.

#Glenn

Eh bien, ça nous ramène au problème de départ dont vous parliez. La génération de la Seconde Guerre mondiale, à mesure qu'elle disparaît, il n'y a plus personne, comme Paul vous l'a dit, qui garde un vrai respect, un respect lucide pour la guerre. Et du coup, on va commencer à prendre des décisions absurdes. Le problème, c'est que... si c'est vrai que chaque génération doit apprendre par elle-même les horreurs de la guerre, eh bien, on n'a plus ce luxe-là aujourd'hui, pas avec les armes qu'on possède. Alors...

#Lawrence Wilkerson

On espérait que la diplomatie puisse... Lors de la réunion du Eisenhower Media Network, qui s'est tenue à Columbus, dans l'Ohio, il y a quelques semaines, on a parlé, en marge des discussions, d'un point que le général Leitch — qui dirige actuellement le réseau — a souligné de façon très claire : les Américains n'ont pas vu de bombes tomber depuis mille huit cent soixante-cinq. C'est vrai. Ils n'ont pas vu d'armées marcher sur leur pelouse depuis cette époque. Du coup, on a complètement perdu la compréhension de ce qu'est vraiment la guerre, celle qu'on mène aujourd'hui contre la Russie, par exemple.

#Glenn

C'est un excellent point. Encore une fois, c'est un autre coût de l'hégémonie, parce que souvent, cet idéal de sécurité fondé sur la domination comporte beaucoup de problèmes en lui-même.

#Lawrence Wilkerson

Oui, pas mal, oui. Kennan et Kissinger auraient voulu dire quelque chose à Powell à la fin de leur vie, ou du moins Kennan, à la fin de la sienne. Il n'a pas vécu très longtemps après cette visite.

#Glenn

Je sais que vous avez une journée bien chargée devant vous, alors merci beaucoup d'avoir pris le temps de me parler. Je suis prudemment optimiste quant aux récents efforts des États-Unis pour tenter de rouvrir le détroit d'Ormuz et de relancer les hostilités. Il se pourrait que ce soit une mission exploratoire dont les États-Unis sont en train de se retirer... mais bon, je reste prudemment optimiste.

#Lawrence Wilkerson

Je crains d'être déçu très bientôt. Mais il y a ici certaines personnes, dont l'une que je respecte pour ses opinions, qui disent qu'on attend simplement vendredi, et qu'à ce moment-là, Israël et les États-Unis vont reprendre les bombardements massifs sur l'Iran.

#Glenn

Ça paraît plus probable, malheureusement. En tout cas, merci encore, colonel Hulikristen.

#Lawrence Wilkerson

Prends soin de toi.